

Le 6e Corps DE LA Grande Armée Entre les Campagnes de 1805 et de 1806

Le 6e corps de la grande armée n'était pas à Austerlitz. Après la capitulation d'Ulm, à laquelle il avait pris la plus grande part, ce corps d'armée, que commandait le maréchal Ney, chassa du Tyrol les troupes autrichiennes préposées à la défense de cette province et pacifia ses habitants soulevés contre les armées françaises.

Le lendemain du traité de Presbourg qui mettait fin à la guerre contre l'Autriche (26 décembre 1805), l'Empereur signa un décret par lequel le chef de bataillon Jomini, Suisse d'origine et appartenant aux troupes de cette nation au service de la France, était nommé adjudant commandant (colonel d'état-major) pour servir, en cette qualité, au 6e corps.

Cet officier supérieur, devenu célèbre à plus d'un titre, avait été accueilli au camp de Montreuil par le maréchal Ney, et depuis vivait dans son intimité. Les premiers travaux de Jomini sur les hautes combinaisons de la guerre furent publiés au mois d'avril 1806 et attirèrent aussitôt, grâce à leur haute valeur, l'attention des généraux, à commencer par Napoléon.

Le 20 mars 1806, Jomini, alors en permission à Paris, écrivit à son protecteur et ami, le maréchal Ney, alors stationné à Augsburg, une lettre d'où nous extrayons ce qui suit: "Le but de la présente est de vous demander des ordres et de vous informer du retard qu'éprouve mon admission dans la Légion d'honneur."

"Mon ouvrage va enfin paraître dans quelques jours. Vous n'apprendrez pas avec peine qu'il a reçu l'accueil le plus flatteur à la Cour de Prusse et que j'en recevrai des témoignages auxquels je n'aurais pas le droit de m'attendre. Son succès vous intéresse autant qu'à (sic) moi, monsieur le maréchal. Lorsqu'on a été le protecteur d'un ouvrage, l'on partage les principes de l'auteur et l'approbation de ces principes par le monde savant ne doit pas être indifférente."

"Vous avez eu la bonté de m'offrir de l'argent lorsque je suis parti; je n'en avais pas besoin alors, mais les frais considérables nécessaires à mon équipement et le non paiement des appointements me forcent, monsieur le maréchal, à solliciter un crédit de douze ou quinze cents francs chez M. Gamot (beau-frère du maréchal)."

"Je saisis cette occasion pour vous faire observer, monsieur le maréchal, que tous les officiers du 6e corps ont eu des indemnités et que moi seul je n'en ai pas eu. Il me paraît qu'ayant fait la campagne (de 1805) sans être reconnu (adjudant commandant) et par conséquent à mes périls et risques, j'aurais plus de droits que personne à cette indemnité. S'il en était temps, je vous supplie, monsieur le maréchal, de me la faire accorder et payer."

"Je saisis cette occasion pour vous faire observer, monsieur le maréchal, que tous les officiers du 6e corps ont eu des indemnités et que moi seul je n'en ai pas eu. Il me paraît qu'ayant fait la campagne (de 1805) sans être reconnu (adjudant commandant) et par conséquent à mes périls et risques, j'aurais plus de droits que personne à cette indemnité. S'il en était temps, je vous supplie, monsieur le maréchal, de me la faire accorder et payer."

"Je saisis cette occasion pour vous faire observer, monsieur le maréchal, que tous les officiers du 6e corps ont eu des indemnités et que moi seul je n'en ai pas eu. Il me paraît qu'ayant fait la campagne (de 1805) sans être reconnu (adjudant commandant) et par conséquent à mes périls et risques, j'aurais plus de droits que personne à cette indemnité. S'il en était temps, je vous supplie, monsieur le maréchal, de me la faire accorder et payer."

"Je saisis cette occasion pour vous faire observer, monsieur le maréchal, que tous les officiers du 6e corps ont eu des indemnités et que moi seul je n'en ai pas eu. Il me paraît qu'ayant fait la campagne (de 1805) sans être reconnu (adjudant commandant) et par conséquent à mes périls et risques, j'aurais plus de droits que personne à cette indemnité. S'il en était temps, je vous supplie, monsieur le maréchal, de me la faire accorder et payer."

"Je saisis cette occasion pour vous faire observer, monsieur le maréchal, que tous les officiers du 6e corps ont eu des indemnités et que moi seul je n'en ai pas eu. Il me paraît qu'ayant fait la campagne (de 1805) sans être reconnu (adjudant commandant) et par conséquent à mes périls et risques, j'aurais plus de droits que personne à cette indemnité. S'il en était temps, je vous supplie, monsieur le maréchal, de me la faire accorder et payer."

de dragons Walther, dans la région du haut Danube pour y prendre de nouveaux cantonnements, qui furent occupés du commencement d'avril à la fin de septembre 1805, époque à laquelle la Grande Armée fut réunie dans la région de Bamberg, avant d'entamer ses opérations contre la Prusse.

Pendant les six mois que le 6e corps passa en Souabe appartenant à la Bavière notre alliée, il vécut chez l'habitant.

Durant le même laps de temps, l'administration militaire française ne fournit à nos troupes ni vivres, ni primes d'entretien pour l'habillement, la chaussure et l'équipement. Aux réclamations des chefs de corps, on répondait par des phrases creuses, et c'étaient les Bavaurois qui supportaient toutes les charges de l'occupation. On trouve dans les mémoires de l'époque des détails curieux sur les rapports entre Français et Allemands. Nos soldats vivaient chez les cultivateurs bavaurois et, pour la plupart, travaillaient aux champs pour se distraire et aussi afin de gagner les bonnes grâces de leurs hôtes. Sur ce point, ils réussirent au mieux, et l'on pense bien que les jeunes Allemands ne restèrent pas insensibles aux amabilités des Français, dont la galanterie à leur égard contrastait avec la grossièreté habituelle des naturels du pays.

D'après le général duc de Fezensac, sous-lieutenant et aide de camp du maréchal Ney en 1806, "on craignait et l'on désirait notre départ tout à la fois. On le craignait parce que beaucoup d'entre nous se faisaient aimer d'amour et d'amitié... et que nous apportions dans ces intérieurs froids un mouvement, une gaieté, une animation inconnus jusqu'alors et auxquels les femmes surtout paraissaient fort sensibles. On désirait notre départ parce que les habitants ne se sentaient plus maîtres chez eux, que nous avions émancipé leurs femmes... et que le pays ne pouvait plus supporter des charges aussi lourdes et aussi prolongées."

C'est ainsi que le baron de Lengenfels, chef de la régence bavauroise de Souabe, adressa, le 18 mai 1806, au maréchal Ney, une lettre officielle signalant de nombreux abus commis par les autorités militaires françaises, qui consistaient à requérir des souliers, des pantalons, des chemises auprès des autorités locales, en menaçant de représailles les municipalités récalcitrantes. "A partir du mois de juin 1806 se produisirent, en Souabe bavauroise et en Wurtemberg, des assassinats de soldats français, et les crimes de ce genre se firent de plus en plus nombreux jusqu'à un moment, fin septembre 1805, où la Grande Armée leva ses cantonnements pour entamer la campagne de Prusse."

L'exaspération des paysans bavaurois avait pris des proportions telles que peu de temps avant le départ de nos troupes, on pouvait craindre un soulèvement de la Souabe.

Au début de la campagne de 1805 et jusqu'à la capitulation d'Ulm, le 6e corps comptait trois divisions d'infanterie commandées par les généraux Dupont (1re), Loison (2e), Malher, (3e), et une brigade de cavalerie légère sous les ordres du général Colbert. Ensuite, il ne conserva que les 2e et 3e divisions d'infanterie, la 1re étant détachée ailleurs.

Peu après la conclusion de la paix de Presbourg, le général Loison perdit un bras à la chasse et le général Malher tomba malade. Ils furent remplacés, le premier par le général Marchand, le second, par le général Gardanne, mais d'autres motifs avaient exigé le départ de Loison et de Malher.

L'un, au cours des opérations du 6e corps au Tyrol, s'était approprié une somme de 290,000 francs, prise sur des contributions de guerre et le maréchal avait eu beaucoup de peine à faire rentrer cette somme dans la caisse de l'armée. L'autre ayant découvert, à la monnaie de Hall, un stock considérable de lingots de cuivre l'avait écoulé, à son profit, sous la forme de pièces de six kreutzer frappées par son ordre.

Précédemment, vers la mi-décembre, le maréchal Masséna commandant l'armée d'Italie avait détaché les généraux Lacour et Mermet à Klagenfurt, pour y requérir, ensemble, la somme de 617,307 francs. Le maréchal Ney, informé du fait, donna l'ordre à son chef d'état-major d'écrire au maréchal Masséna que s'il ne jugeait pas convenable d'opérer le versement de la somme en question entre les mains de l'intendant général de la Carinthie, lui, Michel Ney, en rendrait compte à l'Empereur. On ne connaît pas la suite; mais, selon toute vraisemblance, Masséna ne voulait pas affronter les reproches de Napoléon.

Durant les six mois passés en Souabe, le maréchal Ney mit tous ses soins à compléter ses effectifs et à maintenir une bonne discipline parmi ses troupes. Il réussit, autant que faire se pouvait, si l'on en juge par cette phrase d'une lettre que le major général écrivit par ordre de l'Empereur, le 3 septembre 1806:

"Je me fais un plaisir de vous dire, monsieur le maréchal, que dans tous les rapports qui me parviennent, on fait l'éloge de la bonne discipline de votre corps d'armée."

Le 6 septembre 1806, Michel Ney obtint une permission de vingt jours pour Paris. L'autorisation disait que le maréchal devait laisser à Memmingen, quartier général du 6e corps, ses aides de camp, ses chevaux et son équipage de guerre. Parti le 10, il atteignit Paris le 13, et y reçut, le 20, l'ordre de l'Empereur d'avoir rejoint son corps d'armée, le 28, à Ulm.

Jomini reçut communication, le 25 septembre, à Memmingen, d'un ordre de l'Empereur expédié de Saint-Cloud le 19 septembre, lui prescrivait de se rendre en poste à Mayence et d'y attendre de nouveaux ordres. La dépêche, transmise par le major général, se terminait ainsi: "Vous aucun prétexte, il ne pourra se dispenser d'exécuter le présent ordre."

Le colonel Jomini atteignit Mayence le 28 septembre 1806, au moment même où l'Empereur y faisait son entrée au son des cloches.

Beaucoup plus tard, le général Jomini a fait le récit de son entrevue avec Napoléon, récit publié par le colonel fédéral Lecomte et par Sainte-Beuve. D'autre part, le général Montholon, longtemps après son retour de Sainte-Hélène, a rapporté une conversation de l'Empereur sur le même sujet, qui ne diffère pas sensiblement de la version imprimée.

Introduit dans le cabinet de l'Empereur, Jomini s'entendit dire par Napoléon:

"C'est vous qui m'avez adressé un ouvrage fort important. Je suis charmé que le premier ouvrage qui démontre les vrais principes de guerre appartienne à mon régime... Je vous ai appelé parce que vous avez écrit les campagnes de Frédéric le Grand, que vous connaissez son armée et que vous avez bien étudié le théâtre de la guerre..."

Jomini était appelé à servir au grand quartier-général, mais n'ayant emmené à Mayence ni ses chevaux ni son équipage de campagne, il en fit l'observation à l'Empereur et le pria de lui accorder quatre jours de permission après lesquels il le rejoindrait à Bamberg.

"Et qui vous a dit que je vais aller à Bamberg?" répliqua Napoléon.

Jomini expliqua alors la manœuvre qui s'imposait contre la gauche des Prussiens, ce à quoi l'Empereur répliqua:

"C'est bon, soyez dans quatre jours à Bamberg, et n'en dites pas un mot, même à Berthier; personne ne doit savoir que je vais à Bamberg."

Disons de suite que Jomini ne servit pas longtemps au grand quartier-général, sous la férule du maréchal Berthier devenu aussitôt son ennemi personnel, par jalousie de métier, car, le matin d'Iéna (14 octobre 1806), l'ex-premier aide de camp du maréchal Ney demanda et obtint de se joindre à celui-ci pour ne plus le quitter.

Le commandant du 6e corps avait rallié ses troupes en mouvement, le 4 octobre, à Nuremberg.

Général BONNAL.

Etrange inondation.

Le premier puits percé par la "Lakeriver Oil Company", à un mille au nord de Maricopa, en Californie, a causé un phénomène étrange. Ce puits ayant rencontré l'huile minérale, le 15 mars dernier, à une profondeur de 2,285 pieds, une éruption gigantesque de pétrole naît, lançant dans les airs de 40 à 60,000 barils par jour. Ce flot d'huile, qui n'a pu être capté et qui a causé des sinistres de toutes sortes dans la région qui se trouve totalement inondée, coule vers la mer. Depuis quatre mois, on a tout fait pour endiguer cette source de richesse devenue une calamité publique. Des réservoirs ont été brisés, emportés; des digues ont été évincées en un instant. On a essayé, avec des milliers de sacs de sable, de faire une ceinture à ce volcan liquide. Rien n'a réussi. A l'heure actuelle, le puits est totalement ruiné. Son ouverture s'est transformée en un cratère de plus de 20 mètres de diamètre, dont le pétrole continue à jaillir. Son débit actuel est encore de 30,000 barils par jour. On a fait l'observation suivante, qui pourrait donner lieu à certaines déductions géologiques curieuses: c'est que les marées semblent avoir une action marquée sur le régime de la fontaine. En effet, l'éruption croît avec la marée montante et s'apaise sensiblement à marée basse. On estimait mois d'août dernier que le puits avait produit plus de 7 millions de barils, soit pour près de 18 millions de francs de pétrole. Malgré cela, la Compagnie ne distribue pas de dividende, le sondage ayant coûté à l'heure actuelle 400,000 dollars (2 millions de francs), de gros dommages ayant dû être payés, et pas une goutte de pétrole n'ayant pu être vendue. On dit que la Compagnie pourra sauver une certaine quantité d'huile, dont le transport ne pourra cependant pas se faire avant le commencement de la saison des pluies.

UN CRIME.

Un jour, le concierge d'une maison de mon quartier vint me chercher au commissariat. Il m'apportait d'une des plus anciennes locataires, Mlle Noémie Gersant, à qui il était certainement arrivé quelque malheur: la vieille demoiselle n'avait, en effet, de toute la matinée, répondu à aucun appel.

Je partis aussitôt, accompagné d'un médecin, d'un serrurier et de deux agents. Chemin faisant, j'appris que Mlle Gersant était une personne âgée, fort à son aise, qui vivait seule et ne voyait guère que son neveu, M. Roger Dubois, son unique parent, lequel habitait un logement situé au-dessus de celui de sa tante.

Sitôt arrivé, ayant vainement frappé et sonné à plusieurs reprises, d'accord avec M. Dubois, je fis ouvrir la porte d'entrée. Toutes les pièces étaient dans le plus grand ordre, mais dans aucune nous ne trouvâmes Mlle Gersant. Seulement, la porte du cabinet de toilette était fermée à clef intérieure.

Nous y frappâmes de toutes nos forces; personne ne répondit, rien ne bougea. Je sonnai de nouveau l'ordre de faire ouvrir la serrure. La porte ouverte, je pénétrais le premier et, tout de suite, je butai contre le corps de Mlle Gersant, étendu sur le sol. Un cordouan coulant, continué par une corde qui traînait à terre, enserrait le cou.

Tandis que le médecin et M. Dubois se penchaient sur le corps, j'examinai rapidement les lieux. C'était une petite pièce sans fenêtre et sans autre issue que la porte par où nous venions d'entrer; cabinet de débarras où la vieille dame avait fait installer une baignoire. Une petite lampe à essence l'éclairait faiblement, laissant dans une obscurité presque complète le plafond et les coins. La baignoire était encore pleine, le parquet légèrement mouillé; les vêtements étaient disposés sur une chaise, non loin du corps.

Le médecin ne tarda pas à déclarer qu'il n'y avait rien à faire et que le décès devait remonter à quelques heures. Un voisin nous affirma que, vers sept heures du matin, il avait entendu, à quelques minutes d'intervalle, trois coups violents, les deux premiers paraissant provenir de l'ébranlement d'une porte; le troisième, plus sourd, de la chute d'un objet lourd sur le plancher.

Au reste, il semblait bien que nous n'eussions pas à pousser plus loin notre enquête. Le seul fait que le cabinet n'avait qu'une porte et que nous avions trouvé cette porte fermée à l'intérieur suffisait à prouver que nous étions en présence d'un suicide. De toute évidence, Mlle Gersant s'était pendue. Au dernier moment le clochard du quartier. Effectivement, quelqu'un retrouva le clochard par terre.

Cependant je ne pus m'empêcher de trouver étrange que la vieille demoiselle eût jugé bon de prendre un bain avant de mourir et que, réservée comme elle l'était, elle se fût exposée, sans vêtements, aux regards de ceux qui la découvrirent. Qu'étaient-ils allés faire là, trois coups entonnés? Pourquoi le clochard avait-il été? Et la chaise sur laquelle la désespérée avait dû monter pour se pendre, par quel hasard n'était-elle pas renversée?

On avait transporté le cadavre sur un lit dans une chambre voisine. Je l'examinai avec plus d'attention. Les cordes avaient profondément pénétré dans la chair du cou et y avait laissé une trace bleuâtre, comme il arrive dans tous les cas de pendaison, mais je fus frappé de ce fait, très anormal, que la trace était tout aussi profonde sur le derrière du cou que sur le devant, ce qui, cependant, avait dû supporter le poids du corps.

J'examinai alors de très près le nœud coulant. Tout de suite je remarquai qu'un bout de corde très court, d'une dizaine de centimètres à peine, était attaché au cercle du nœud coulant en un point diamétralement opposé à celui d'où partait la corde de suspension. Ce morceau de ficelle ne faisait pas corps avec le reste de la corde, mais y était assésé par un nœud ordinaire.

A la loupé j'observai aussi que la corde était enroulée et le bout qui s'attachait au collier lui-même, était imprégné de poussière de plâtre. Les murs, que j'inspectai en détail, étaient recouverts d'un papier assez épais, et aucun endroit, ni l'important cependant de savoir d'où provenait le plâtre. Je me fis apporter une échelle et à l'aide d'une forte lampe, j'examinai le plafond; bien qu'il fût assez lézardé, mes recherches ne firent pas long. Je demandai presque aussitôt à M. Debois l'autorisation de monter chez lui, à l'étage supérieur, pour m'y rendre compte de différentes choses qu'il m'était utile de savoir. Il y consentit d'assez mauvaise grâce et en haussant les épaules.

Le plancher du cabinet noir de M. Debois était recouvert d'un linoléum. Je le fis enlever. Immédiatement je m'étendis à terre de tout mon long sur la poitrine, les bras ouverts en croix.

—Yendriez-vous, monsieur Debois, dis-je au bout d'un moment, m'aider à me relever. —Il me tendit ses deux mains sur lesquelles je jetai un regard rapide. —C'est un bel héritage, reprit-il lorsque je fus debout, c'est un bel héritage que vous allez faire monsieur Dubois. Et, en vérité, vous le méritez, car vous êtes un habile homme. —Il restait debout, très pâle, incapable de parler. —Voilà, dis-je. Visteur quotidien de votre tante il vous est faci-

de relever exactement l'emplacement du carré de liège sur lequel votre tante sort habituellement du bain. Juste au-dessus de cet endroit, vous percez dans votre plancher le petit trou que voici, qui vous servira d'observatoire. Puis vous percez un second petit trou à soixante-dix centimètres à droite du premier, à quelques centimètres en avant du pied de votre porte; puis un troisième encore, symétrique au second par rapport au premier, c'est à dire à soixante-dix centimètres à gauche. Par le trou de gauche vous introduisez une corde libre. Puis vous faites une visite à votre tante et vous en profitez pour aller dans le cabinet attacher l'extrémité de la corde libre au nœud coulant, de manière à ce que le collier se trouve horizontal. Vous ne manquez pas non plus de laisser tomber à terre un clou tordu. De retour chez vous, vous hissez votre ingénieux appareil le plus haut possible dans l'obscurité du plafond, prêt à fonctionner.

Ce matin, à l'heure du bain de votre tante, vous vous couchez à terre, comme je viens de le faire, l'œil fixé au trou central, les deux cordes enroulées autour de vos deux mains, qui en portent encore les traces, cher monsieur. Dès que votre tante, après son bain, se trouve debout sur le liège, lentement, laissant glisser les deux cordes d'une coulée égale, vous faites descendre le cercle fatal au-dessus de sa tête, comme une aurole sombre et silencieuse. Le cou engagé dans l'anneau, brusquement vous tirez la corde de droite, vous vous dressez de toute votre hauteur, vous hissez, et vous attendez un moment que votre proie ait fini de s'agiter. Dans ce premier mouvement, d'ailleurs, vous ne pouvez empêcher le corps de votre tante, rappelé dans la ligne verticale, comme une pendule, d'aller donner violemment contre la porte. C'est le premier choc entendu.

Ensuite, donnant du jeu à droite, vous hissez votre tante à gauche, jusqu'au plafond, et vous copez la corde de soutien du nœud coulant au ras du sol, l'épaisseur du plancher vous empêchant, cependant, de la faire disparaître tout entière. Une seconde fois le corps est balancé dans le vide et vient buter contre la porte. Il ne vous reste plus alors, qu'à hisser une dernière fois le corps, verticalement, à couper la seconde corde à une hauteur calculée d'avance, et à lâcher tout. Vous remettez en place votre linoléum. Tous les liens sont coupés entre votre victime et vous."

Je m'arrêtai. A genoux, le miérrable criait: "Grâce! grâce!" tandis que mes agents lui passaient les menottes aux poings.

LE QUIPROQUO

Dans la salle à manger, tandis qu'elle jetait un dernier coup d'œil sur l'ordonnance du couvert, Mrs Teed pesta contre l'incorrect Austin Cruskshank, qui le matin seulement avait annoncé ne pas pouvoir assister au dîner. Encore était-ce miracle si l'indication avait été reçue; il avait fallu que Mrs Teed se débattît un quart d'heure au téléphone pour arriver à comprendre l'essentiel de la conversation, tant l'appareil fonctionnait mal.

Par la double porte ouverte, elle jeta à son mari: —Vous êtes bien passé chez Chapman and Co, Sonny? Et vous êtes tout à fait sûr que nous aurons un quatorzième?

—Si j'ai... si je suis... balbutia Mrs Teed. Ah! oui... bien certainement. —Vous êtes entièrement certain de la réponse qu'on vous a faite? Ces messieurs ont ouvert un quatorzième pour sept heures? Car, vous le savez, ni Mrs Wood, ni Mrs Fairhome, ni Mrs Turnbull ne consentiraient à s'asseoir à une table où l'on serait treize.

—Par Dieu, Isabel, je vous ai dit: oui. Je suis passé chez Chapman and Co. Ces messieurs ont affirmé qu'ils enverraient quelqu'un. Après cela, je ne puis rien dire. Et si les renfrognés dans la lecture du "Times". En vérité, il avait seulement l'air de lire. Sa pensée était ailleurs, l'irritation gratait son cerveau. Il songeait qu'il avait totalement oublié de passer chez Chapman and Co, et qu'il venait de mentir de la façon la plus formelle. Son mensonge d'ailleurs ne l'inquiétait pas tant en lui-même que parce qu'il risquait d'être bientôt découvert. Et même à soutenir son rôle, à rejeter délibérément toute la responsabilité sur la négligence connue de la maison Chapman, que gagnait-il? Mrs Turnbull, Mrs Fairhome, et Mrs Wood refuseraient tout à l'heure de se mettre à table, et Mrs Teed gémirait sur l'incorrectitude de Mr Cruskshank et sur l'inexactitude des fournisseurs d'une voix endolorie.

Mais quel, on ferait une petite table, on bien on mettrait à la grande un passant, on la nurse de baby Tony, on l'institutrice de miss Ellen, ou le cocher, il s'en moquait, l'indispensable était de ne pas subir une demi-heure de gémissements et surtout de ne pas préparer pour plusieurs semaines les formules plaintives et infiniment variées où Mrs Teed résumerait toute la résignation de l'univers.

Quand il pénétra dans le salon, Mrs Teed se pencha sur le fauteuil de son mari, et dit: —Cela coule trop cher. Elle s'écoula sèchement: —Je ne vous retiens pas davantage. —Sir Arthur Parkies, baronnet, a gardé la conviction que Mrs Teed n'a aucune éducation. Mais

tapis épais, piano immense, sièges de prix — justifiait l'estime financière qu'il tenait "a priori" la famille Teed.

Il resta sur le seuil, attendant et chercha des yeux la maîtresse de la maison, en l'ôte non encore présentée. Il n'eut point d'hésitation à la reconnaître, car Mrs Teed venait au-devant de lui, et décida: —Ah! vous voici. Vous êtes en retard. Enun...

Mr Teed, qui surveillait le nouveau venu, éprouvait une angoisse très caractéristique. Il avait la conscience absolue de n'être pas allé chez Chapman and Co. Alors comment Chapman avait-il envoyé quelqu'un? Les phénomènes difficilement explicables affaiblissaient toujours son esprit et il n'avait point le sens des déductions. En vain tortilla-t-il son cerveau, plissa-t-il le front, serra-t-il les lèvres. D'ailleurs son devoir et la voix menaçante ou il s'était engagé l'appelaient à accepter le problème comme résolu.

D'une voix timide il demanda: —Votre nom? —Sir Arthur Parkies.

Il répéta haut: —Sir Arthur Parkies.

Puis, d'une main molle, il indiqua circulairement le salon: —Mes invités.

Sir Arthur jugea cavalières la réception et une telle présentation. Mais aurait-il exigé de braves invités, même paisamment riches, les façons de la "gentry"? Un sourire léger éclaira ses lèvres rasées. Négligemment, lentement, il ôta ses gants, puis il se décida à placer une phrase dont il attendait le meilleur effet:

—Il est généralement pénible de pénétrer pour la première fois dans une maison, surtout lorsque l'on doit se faire connaître soi-même. Mais votre accueil charmant, la sympathie qui émane...

Mrs Teed, brusquement, lui coupa la parole: —Vous accompagnez-mis Turnbull, la grande personne blonde, qui est là devant la fenêtre... Ah! vous ne boirez pas de champagne, n'est-ce pas?...

Tandis que miss Turnbull à son bras, il gagnait une des extrémités de la table, sir Arthur Parkies songeait: —Ils sont excessifs. Lui à l'air d'un suffisant imbécille. Mais elle... elle est véritablement excessive... N'aurait-elle pu me confier le soin de conduire miss Ellen et me placer à côté d'elle?... Fiteaters!...

Pourtant il gardait aux lèvres un sourire heureux et ses yeux reflétaient une joie que sans doute il n'éprouvait pas au fond de lui-même. Il se fit difficile aujourd'hui de se faire une situation, et quand on veut réussir dans une entreprise délicate, on ne saurait montrer trop de souplesse. En somme, il n'avait plus aucune fortune, et l'occasion qu'il avait là d'assurer son existence était unique. Mais comme les débuts sont parfois durs!

Le commencement du dîner lui parut glacial. Ses voisines, miss Turnbull et Mme Mac-Learen, semblaient décidées à ne lui adresser que des phrases d'une entière banalité. Par bonheur, au tour-bœuf, il découvrit que miss Turnbull était docteur et souffragiste. Il tenta un effort. En quelques phrases rapides, il établit qu'il avait connu assez intimement l'honorable sir Campbell Bannerman; il ironisa sur un mot que lui avait dit lord Balfour; puis il jongla avec quelques théories féministes aussi facilement que l'eût fait miss Mand Gonno. En fit sourire d'abord, il étouffa ensuite: un bout d'un quart d'heure il avait conquis l'attention de tous les convives. C'était sans doute ce qu'il voulait. Car lorsque miss Ellen, en face de lui, gracieuse, même joyeuse, écouta à son tour, il adoucit son sourire sceptique, fit faire à la conversation un inattendu mais impeccable mouvement tournant, et par le moyen des devoirs féminins, atteignit le domaine des joies du foyer, des enfants et du sentiment.

Il avait de petits gestes des mains et d'agréables jeux de physionomie. A cette instant, pour dire vrai, la plupart des dames le trouvaient beau.

Mais comme il adressait à miss Ellen, qui rogeait, un sourire direct en parlant de ces jeunes filles "qui assurent à la noble Angleterre son avenir de grandeur et de beauté", dans le silence qui suivit, Mrs Teed demanda à son mari, à voix haute mais désignée: —Cher, ne pensez-vous pas que Mr Parkies dépasse la mesure?

Il y eut une petite souffrance générale. Ayant vu l'amercture, Arthur Parkies jugea que l'affaire était perdue. Il déclara doucement: —Je suis baronnet; il convenait que l'on m'appelât: sir.

Les bananes et les raisins du Cap furent mal goûtés, dans le silence. Le bruit de la maistation s'entendait, et Mr Williamson, dominant l'essor à un tempérament romantique contenu durant quarante ans, le compara en lui-même au pistonnement d'une déroute. La pensée de miss Turnbull fut sévère pour les maîtresses de la maison qui manquaient de tact et avilissaient par là le sexe féminin tout entier. Mrs Mac-Learen echa ses dents, et Mrs Teed prépara une phrase sur le paludisme et la peste qui lui permettrait de retourner, en paroles, auprès du lieutenant Wood.

Dès qu'on fut passé au salon pour le café, Mrs Teed rejoignit sir Arthur: —Etes-vous réellement baronnet? —Je le suis. —C'est assurément lâcheux. Je n'aurais pas demandé un baronnet. Cela coule trop cher. Elle s'écoula sèchement: —Je ne vous retiens pas davantage. —Sir Arthur Parkies, baronnet, a gardé la conviction que Mrs Teed n'a aucune éducation. Mais

celle-ci fut toute bouleversée en recevant un mot le lendemain, d'Austin Cruskshank.

"Je suis certain que mon excellent ami Parkies que je vous avais annoncé par téléphone vous a plu. C'est un garçon fin et rempli de qualités. Et miss Ellen n'aura-t-elle pas bientôt vingt ans?"

Pour MM. les Apaches.

La prison de Fresnes, déjà si confortable, est distancée — et de loin — par une prison qu'on peut citer comme l'établissement modèle par excellence; malheureusement pour les apaches parisiens, elle est à Madrid. En dehors des installations très confortables, les pensionnaires ont la bonne fortune de posséder un journal à eux, intitulé: "La Force" ("La Force"), que dirige avec une rare compétence un savant distingué, M. Raphael Salillas. Ce directeur a recruté parmi ses pensionnaires un petit groupe de journalistes improvisés et d'ouvriers pour imprimer son journal, qui est gravé sur pierre en deux colonnes. Le rédacteur en chef est un escroc; il connaît toutes les langues et le journal a une petite saveur cosmopolite qui n'est pas banale. On y trouve des articles en allemand, en français, en italien, en anglais et en castillan. Il loge avec ses collaborateurs dans une galerie du second étage appelée la galerie des intellectuels. Et, ce qui est un comble, le journal a un personnel administratif, des actionnaires et des agents de publicité. Il y a beaucoup d'annonces et les prisonniers trouvent tous les renseignements sur le prix des allumettes, du tabac, des vêtements, etc. Une place très grande est consacrée à la littérature et y voit aussi une chronique financière... Mais une lacune s'y trouve au grand regret des lecteurs... il n'y a pas de courrier des théâtres!

Les femmes d'affaires.

C'est aux Etats-Unis qu'il faut être pour voir des représentants du sexe faible à la tête d'immenses affaires, agricoles, industrielles ou financières. Dans le Texas, Mme Harriet King possède un Ranch si immense qu'on peut parcourir 140 kilomètres en ligne droite sans en dépasser les limites. Dans ses pâturages brouent 100,000 bœufs, 50,000 brebis et 3,000 chevaux et plus de 2,000 personnes sont employées sur cette propriété. Mme Théodosia Beacham a fait sa fortune en construisant des lignes de chemins de fer. Mme Rose Hermann, à la mort de son mari, prit la suite de son commerce de charpente et y réussit si bien qu'elle fait autorité en la matière. Enfin, Mme Hood Russell, qui était une simple sténographe il y a douze ans, est devenue l'une des femmes les plus riches du Kentucky grâce à d'heureuses spéculations sur les puits de pétrole.

CUISINE

Boudin de lièvre.

Désosser un lièvre, ôter les nerfs, le bacher, le piler dans un mortier avec même poids de jambon et lard gras, de la mie de pain trempée dans du bouillon et bien pressée dans un linge blanc, sel, poivre, épices, thym, laurier, échalotes: ces dernières préalablement hachées et cuites au beurre blanc pendant une demi-heure, persil haché fin, bien mélanger le tout, y incorporer 2 ou 3 jaunes d'œuf et 1 ou 2 blancs, selon la quantité de farce.

Faire avec cette farce plusieurs rouleaux, comme des boudins, longe de 15 centimètres environ: les rouler dans la farine, les pocher dans l'eau bouillante. Laisser refroidir, souler chaque boudin dans une toilette de porc, faire griller à four doux et servir.

Bécasses rôties.

Ne pas vider les bécasses, sauf le géfier, les trosser en leur passant le bec en travers des cuisses en place de brochettes. Les couvrir d'une barde de lard. Pendant la cuisson, placer dessous des tranches de pain grillées dans du beurre pour recevoir le jus qui tombe et sur lesquelles on les sert.

Conserves de tomates entières.

Prendre de belles tomates bien mûres et dont la peau soit intacte; les essuyer, enlever les queues, les ranger dans un grand pot de grés, les queues en dessous. Faire bouillir de l'eau dans laquelle on a mis 150 gr. de sel gris par litre d'eau. Laisser refroidir, en couvrir les tomates de façon à ce qu'elles baignent largement. Si elles remontaient à la surface, les couvrir avec une assiette retournée pour les maintenir. Pour terminer, verser dessus de l'huile d'olive sur une hauteur de 1 ou 2 centimètres.

Truffes au champagne.

Laver et brosser des truffes aussi régulières que possible. Foncer une petite casserole avec jambon cru, sel, poivre blanc frais moulu, un cloz de girofle, une demi-gousse d'ail; y placer les truffes, verser assez de vin de champagne pour qu'elles baignent (à défaut de vin de champagne prendre du vin blanc d'Espagne ou du Santorin); couvrir de bardes de lard, fermer la casserole et faire bouillir huit à dix minutes. Laisser les truffes refroidir dans la cuisson jusqu'à un moment de servir, les éponger une à une et les servir dans une serviette pliée en artichaut.